

# L'Afrique équatoriale dans les discours de voyage du XV<sup>e</sup> siècle à la Colonisation : problématiques de genres, contextes historiques, enjeux scientifiques, politiques, culturels et économiques

Idovert TSOMAKOUSSOU  
Frédéric MAMBENGA YLAGOU

Université Omar Bongo (Gabon)

idoverts@gmail.com  
Fredoylagout@gmail.com

## Résumé

La représentation littéraire des terres africaines, inconnues des Européens jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, comme la région équatoriale, a été l'objet de plusieurs modes de représentation marqués par la prédominance du *topos* de la fantasmagorie. Mais à partir de ce moment, jusqu'à l'aube du projet impérial, une écriture plus réaliste se dégage des récits de voyage. Toutefois, il y persiste une permanence de l'étrangeté, décapante et violente, qui occulte les enjeux multiples entrevus par les peuples rencontrés successivement par les navigateurs et par les explorateurs de l'intérieur du continent. Ces derniers sont mus par plusieurs centres d'intérêt dont la curiosité scientifique et l'intérêt hégémonique des Etats ou des Sociétés savantes finançant leurs missions de découverte ou d'exploration. L'Afrique équatoriale est un espace représentatif de cette tension entre représentation fantasmagorique et écriture de l'insolite. Sont, dans ce cadre, mis en lumière, à partir de la littérature de voyage, des récits et des figures qui ont constitué des connaissances inaugurales sur le centre de l'Afrique.

**Mots-clés :** Afrique équatoriale, Culture, Découverte, Exploration, Récit de voyage.

## Abstract :

The literary representation of African lands unknown to Europeans until the 15th century, such as the equatorial region, was the subject of several modes of representation marked by the predominance of the *topos* of phantasmagoria. But from this temporality, until the dawn of the imperial project, a more realistic writing emerges from the travel stories but there persists the permanence of the harsh and violent strangeness which obscures the multiple issues which are at work in the peoples encountered successively

by navigators and by explorers from the interior of the continent driven by several centers of interest including scientific curiosity and the hegemonic interest of States or learned societies which finance these missions of discovery or exploration. Equatorial Africa is a space representative of this tension between phantasmagorical representation and writing of the unusual that we will highlight from the stories and notable figures of the inaugural knowledge of this region in travel literature.

**Keywords :** Equatorial Africa, Culture, Discovery, Exploration, Travel story.

## Introduction

Souvent envisagé comme une quête de savoirs et une expression de diverses projections, le voyage vers les terres inconnues était une relation insolite dont l'expérience relatée dans divers textes sollicitait aussi bien les savoirs culturels établis que l'horizon d'attente des lecteurs, des pouvoirs publics ou privés. Ce constat repose sur des récits dont l'ancrage spatial renvoie peu ou prou à l'Afrique équatoriale entre le XV<sup>e</sup> siècle et le début de la Colonisation (fin XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècles). Que représente l'espace désigné « Afrique équatoriale » dans la présente analyse et qu'est-ce qui motive le choix de cet espace ? Pourquoi et comment se sont sédimentés durant ce temps les *topoi* qui forment le socle des représentations sur cette partie du continent africain ? Quels enjeux se cristallisent durant ces siècles, au cœur de la narration viatique de l'Afrique équatoriale ? Telles sont les questions qui se posent à partir d'un corpus de récits de voyage de référence. Ceux-ci abordent la relation de voyage vers l'Afrique équatoriale comme une découverte multiforme : *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes* de Filippo Pigafetta et Duarte Lopez (1591) ; *Description de l'Afrique* d'Olfert Dapper (1688) , *Voyage en Afrique équatoriale* de Paul du Chaillu (1861) ; *Cinq années au Congo, 1879-1884 : voyages, explorations, fondation de l'État libre du Congo* de Henry Norton Stanley (1879) ; *Au cœur de l'Afrique : vers la source des grands fleuves* (1887) de Pierre Savorgnan de Brazza.

L'Afrique équatoriale se constitue autour des régions de l'Afrique traversées par l'équateur ou situées dans ses environs. Les caractéristiques physiques de ces régions sont la faiblesse des variations saisonnières tendant à former un climat peu variable, la pluviosité fréquente, l'abondance des cours d'eau, la variété forêt-savane et la densité de l'espace qu'occupe la forêt vierge, en grande partie drainée par le fleuve Congo et ses nombreux affluents. Du point de vue de la géographie humaine, les ethno-langues bantoues sont de loin les plus nombreuses. De l'héritage colonial, le français, en majorité, le portugais et l'espagnol sont des langues officielles.

Nous allons nous intéresser particulièrement aux régions équatoriales qui forment la grande partie du bassin du Congo et sont le cœur de cible de la région équatoriale (Gabon, Congo et RDC actuels). En partant des idées reçues sur cet univers, nous allons montrer dans quels contextes les premiers voyages vers cette région se sont déroulés, ainsi que les informations sur les territoires, les peuples et les cultures qu'ils ont permis de livrer aux publics européens et les considérations qui s'en sont ensuivies.

## 1. Représentations mythologiques antiques et médiévales de l'Afrique subsaharienne

Dans l'introduction de son ouvrage, *Description de l'Afrique*, Dapper fait remarquer que les Anciens ne connaissaient pas l'Afrique subsaharienne :

Il est clair par-là que les contrées de l'Afrique, situées sous la zone torride, qui étaient inconnues aux Anciens et qu'ils croyaient inhabitables, à cause de la chaleur excessive... Ce que nous venons de dire prouve aussi fort clairement, que les Anciens ont eu de connaissances de ces contrées, et qu'ils en parlaient que par conjecture et par oui dire (O. Dapper, 1688, p. 7).

Cette connaissance se limitait à l'Afrique septentrionale et allait jusqu'à la partie Ethiopienne. Cependant, les voyageurs chroniqueurs arabes de la fin du Moyen Age au XIX<sup>e</sup> siècle ont élargi les limites de leurs repères jusqu'aux contrées sahéliennes et orientales. Lorsque les navigateurs portugais, au dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle, arpentent pour la première fois les côtes de l'Afrique subsaharienne, le monde européen n'a de cette partie du continent africain qu'un savoir fort imprécis. Une partie de leurs connaissances sur l'Afrique a pour source la littérature arabe. Dans le contexte de l'époque, on explique cela par une absence de contact direct pour diverses raisons dont les plus évoquées sont la chaleur torride, l'énorme obstacle forestier et la férocité bestiale relatés par les Anciens et les chroniqueurs sémitiques du Moyen Age, sans avoir y séjournés.

Si quelques récits antiques grecs, romains et hébreux évoquent l'Afrique nilotique, particulièrement l'Ethiopie ; en revanche, les historiens voyageurs arabo-musulmans ou berbères explorent vers le XIV<sup>e</sup> siècle les espaces sahéliens. Les enjeux des deux époques, antique et médiévale, se trouvent dans la relation prononcée que tissent d'une part, les civilisations grecque et romaine avec des civilisations nilotiques septentrionales (Egypte et Ethiopie) et d'autre part, pour le monde médiéval arabo-berbère musulman, l'Afrique sahélienne et la partie orientale de l'Afrique suscitent des ambitions hégémoniques d'ordre économique et culturel. Ce sont des espaces découverts, connus et fréquentés continument alors que le reste de l'Afrique, la grande étendue subsaharienne, plus particulièrement la zone équatoriale, apparaît comme une terre inconnue qui rebute mais qui fait prospérer un imaginaire débridé.

La récurrence d'un lexique fantasmagorique dans les récits de voyage antiques et médiévaux pour évoquer l'hinterland subsaharien traduit cette absence de communication qui a, sans doute, contribué à l'inscription littéraire d'un espace qui paraissait hors portée. Ceci explique la fréquence des sèmes de l'animalité primaire et de

la clôture spatiale dans les imaginaires littéraires antiques et médiévaux : l'Afrique subsaharienne est sous le mode de la mythologie dégradée sous-tendue par une comparaison dépréciative implicite avec les espaces africains en contact avec l'homme européen ou sémite. Se présente dans l'imaginaire européen un monde noir, diffus, vaste dont le prolongement forestier s'estompe entre deux océans, l'Atlantique, à l'Ouest et l'Océan Indien, au Sud-Est. Paradoxalement cette partie du continent africain habitée par plusieurs groupes ethnolinguistiques vivait déjà au rythme des multiples mouvements précoloniaux internes qui attestaient d'importantes dynamiques sociétales.

## **2. Le contexte des premiers voyage d'exploration en Afrique équatoriale du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle**

Dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, les Portugais partent à la découverte des mondes subsahariens. Ils parcourent progressivement les côtes de l'Afrique en partant du flanc atlantique pour atteindre l'océan Indien par le contournement austral du continent. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le pourtour de l'Afrique est donc connu. Cependant l'intérieur reste mystérieux surtout le milieu équatorial. Ce dernier va être l'objet des supputations les plus diverses, et ce dès les découvertes.

Les discours viatiques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles mettent l'accent sur la description des côtes. Autrement dit, il n'y avait pas, au début de ces périples, de pénétrations sur des grandes distances, au cœur ces contrées. Tels sont les éléments historiques qui situent la spatialité connue de l'Afrique subsaharienne dans les deux récits du corpus analysé.

*Description du royaume du Kongo et ses contrées environnantes* (1591), et *Description de l'Afrique* (1688) sont des récits de voyage de découverte qui éclairent sur l'Afrique subsaharienne équatoriale. Certes des écrits de voyages des mêmes époques ont retracé les aventures des navigateurs sous la forme d'un Journal, de Chronique ou de Rapport de mission... mais, ils n'ont pas eu la gloire ni non plus de mérite de figurer dans le panthéon littéraire. En effet, si l'on considère la période de 1529 à 1722, période de gestation, de découverte, d'échecs mais aussi d'espoirs et de rêves, seuls dix-huit témoignages ont fait l'objet d'une publication contemporaine du voyage.

*La Description du royaume du Kongo et ses contrées environnantes* et *Description de l'Afrique* ont suscité autant d'intérêt, parce qu'ils offrent maintes descriptions géographiques, ethnographiques et historiques qui seront des données de référence jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avant d'être nuancées avec les explorateurs de l'intérieur du continent au XIX<sup>e</sup> siècle. Outre ces données, ces récits mettent également en lumière

les enjeux diplomatiques, les dynamiques culturelles et les résistances dans cette région du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Après un premier voyage, entre 1578 et 1583, Duarte Lopez repart pour l'Europe comme ambassadeur du roi du Kongo auprès de Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas, ainsi qu'auprès du Pape Grégoire XIII. C'est durant cette ambassade qu'il rencontre à Rome, l'Italien Filippo Pigafetta. Ce dernier dans une technique narrative maîtrisée met en forme les informations que lui confie Duarte Lopes sur son séjour qui portent le titre *Description du royaume du Kongo*. Le texte original est écrit en italien puis traduit en portugais, car Pigafetta est italien et vise en premier lieu le nombreux public de ce pays, féru de connaissances sur les mondes païens dont il rêve de convertir au christianisme. Il faut également souligner que *Le Royaume de Congo & les contrées environnantes* est une synthèse d'un long séjour au royaume du Kongo de Duarte Lopez, un siècle après la découverte du territoire par le portugais Diego Cao, en 1491 et après la conversion du roi Nzinga a Nkuwu, baptisé le 3 mai 1491 sous le nom de João Ier. Une partie du royaume est christianisé quand Duarte Lopez débarque sur les côtes du royaume, celui-ci vit au rythme des bouleversements sociaux engendrés par la colonisation portugaise, la christianisation de certaines populations et le commerce des esclaves.

*Description de l'Afrique* d'Olffer Dapper (1888) est une synthèse de nombreuses monographies de géographes et voyageurs anciens et modernes sur l'Afrique du Nord au Sud, d'Est en Ouest. Il apporte un éclairage vivifiant de son époque, tout en présentant les narrations antérieures marquantes sur l'Afrique. Son récit comporte quatre grandes parties. La première est consacrée aux territoires d'Afrique Nord pour laquelle il existe à son époque de nombreux ouvrages depuis les Anciens qui consacrent une bonne connaissance de cette région. Ensuite, il y a le pays des nègres qui englobe une grande partie des royaumes sahéliens et des peuples côtiers jusqu'à l'embouchure du fleuve Gabon (Estuaire du Gabon). Puis, s'ensuit la basse Ethiopie qu'il fait débiter par le royaume Loango et qui s'achève au sud, par le Cap de Bonne Espérance et l'Est par le royaume de Monomotapa. Enfin, la Haute Ethiopie qui englobe tous les territoires situés dans la région dite des Mont de la Lune.

*Description de l'Afrique*, contrairement au récit de Pigafetta ne porte pas uniquement récit sur le Royaume du Congo mais sur tout le continent. Il est écrit totalement sous le mode impersonnel, il ne se présente pas comme une relation de voyage authentique. Néanmoins, il reprend la structure narrative et le schéma topographique d'un récit de voyage classique de cette époque.

## 2.1. Les repères de l’Afrique équatoriale chez Pigafetta et Dapper

L’appellation « Afrique équatoriale » n’est pas explicite dans les deux récits mais les repères topographiques y apparaissent et traduisent une réalité spatiale, politique et culturelle mise en place par les peuples de cette région. Les données qui décrivent cette partie du continent y sont fournies et offrent une approche bien distincte des autres parties de l’Afrique subsaharienne. Après, les trois étapes importantes qui marquent le parcours des navigateurs sur la façade atlantique (l’escale de l’île du Cap Vert qui ouvre sur les côtes environnantes) survient l’étape de la région équatoriale précédée des escales dans îles suivantes : l’île de Fernando Poo, l’île Corisco, les îles de Sao Tomé et de Principe qui constituent des étapes préparatoires à l’approche des côtes continentales de la zone équatoriale jusqu’aux confins du royaume d’Angola.

La description de cette région dégage clairement un espace central étendu qui laisse entrevoir une unité politique et culturelle, autour d’un ensemble de royautes dont le fonctionnement antérieur à l’arrivée des navigateurs portugais, selon les populations autochtones, révèle l’existence d’un royaume fédéral qui unifiait tous les morcellements territoriaux autonomes ou vassaux décrits par Duarte Lopez et repris en totalité, un siècle plus tard dans la description faite par Dapper.

F. Pigafetta présente dans *Description du royaume du Congo et ses contrées environnantes* le circuit de navigation qui englobe cette partie équatoriale :

Mais revenons à notre navigation : de Sao Tome nous faisons voile vers le sud, nous rencontrons le Cap de Lopo Gonçalves qui se trouve à 1° S et à une distance de 105 milles de l’île susdite. De là, on navigue avec les vents de terre en longeant toujours la côte, chaque jour *jetant* l’ancre dans un lieu sur l’abri d’un cap ou dans un port, jusqu’à ce que l’on arrive à l’embouchure du fleuve de Congo qui est très grand et se nomme Zaïre (...) et de là, si on veut parvenir au port de Luanda, il reste à couvrir une distance de 180 milles (pp. 48-49).

Il faut souligner que Duarte Lopez et Dapper distinguent deux espaces territoriaux qui constituent la spatialité de l’Afrique équatoriale connue et décrite par les Européens à chacune des époques respectives. On distingue l’archipel exotique : « *Il y a quatre îles situées dans le golfe de Guinée ou Golfe de Saint-Thomas presque sous une même ligne, à savoir l’île de Fernando Poo, l’île du Prince, celle de Saint Thomé et l’île Anonboon* » (p. 486). Elles sont comprises entre la rivière des Camerones (sur la terre ferme, côtes sud de l’actuelle Cameroun, entre Kribi et Douala). Cette partie insulaire équatoriale ouvre sur la partie continentale non intégrée directement aux fédérations territoriales

du royaume du Congo. Il s'agit ici des contrées, plus proches de la ligne équatoriale occidentale, comprises entre la rivière de Gaban (Estuaire du Gabon) jusqu'à la Pointe Sainte Cathérine (Centre-Ouest du Gabon actuel). Le deuxième espace évoqué se rapporte au grand périmètre équatorial traversé par le fleuve Congo et ses nombreux affluents. Cet espace concerne les royautes du Congo et de l'Angola qui antérieurement constituaient un ensemble fédéral, voire impérial. Cependant la notion d'empire n'apparaît nullement dans les deux récits. Le royaume du Congo et les royaumes vassaux sont ainsi délimités par Pigafetta selon les propos recueillis auprès de Duarte Lopez. On dégage en premier lieu, une frontière occidentale

Toutefois, les deux récits dégagent deux zones africaines équatoriales qui ont les mêmes caractéristiques physiques et qui tiennent plus ou moins des relations multiséculaires sur les plans diplomatiques, commerciaux, politiques et culturels.

#### *Une organisation territoriale en mouvement*

Les deux récits donnent une large description de cette région en ce qui concerne la topographie, les hommes, la flore et la faune, les pratiques commerciales, l'esclavage, et fournissent des données sur la présence des Portugais (militaire, commerciale et religieuse...) et celle Hollandais principalement chez O. Dapper, depuis leur arrivée au XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Ces données topographiques sont accompagnées des données relationnelles entre les différentes royautes autour d'un système politique fédéral dont l'épicentre fut bien avant l'arrivée des navigateurs européens, le royaume de Mbanza Congo et sa capitale éponyme.

Dans *Description de l'Afrique*, Olfert Dapper apporte également des informations bien utiles à la connaissance de la région équatoriale mais son ouvrage est plus une histoire générale de l'Afrique englobant toutes les régions. Il n'est pas le résultat d'une expérience authentique de voyage, même rapportée comme chez Pigafetta mais la somme d'une recherche érudite de plusieurs récits de voyages et autres documents sur l'Afrique noire de l'Antiquité à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans ces deux écritures européennes de l'Afrique équatoriale du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette partie du continent apparaît comme une grande scène noire de vitalité sociale où se déroulent des enjeux politiques, culturels et commerciaux avec l'Occident et les autres territoires de l'espace équatorial jusqu'aux confins des côtes orientales africaines

Les limites du royaume de Congo telles qu'elles sont présentées par Duarte Lopes durant son séjour ne sont plus exactement les mêmes qu'un siècle auparavant au moment des premières expéditions du XV<sup>e</sup> siècle. De nombreuses scissions territoriales ont affaibli le fédéralisme impérial en construction. Les causes imputent à la christianisation d'une partie des régions au XV<sup>e</sup> siècle, au commerce des esclaves et aux vellétés portugaises en colonie de peuplement afin de prendre le pouvoir en fragilisant la fédération des royaumes qui constituait la force de la région du bassin du Congo dans l'Afrique équatoriale. Néanmoins, l'organisation sociopolitique encore vivace dans les royautes dont certaines devenues autonomes perpétue une vision unitaire sur les plans culturels observables dans une grande partie équatoriale

Lorsque les Portugais débarquent dans la région équatoriale, ils découvrent un espace du bassin du Congo qui repose sur une organisation sociale et qui est bien loin des préjugés qui l'ont entouré. Ce que fait remarquer Duarte Lopes :

La partie centrale du royaume de Congo, si on prend exactement le point on se situe la ville appelée Congo, est distance de l'équateur de 7<sup>e</sup> 40 dans la direction que les Anciens estimaient inhabitable et qu'ils appelaient « zone torride », c'est-à-dire ceinture de la terre, brûlée par le soleil. Ils se trompaient (p. 49).

Dans le passage suivant, Pigafetta met en évidence l'immensité du royaume :

Ainsi le circuit total du royaume que possède actuellement le roi Alvaro de Congo mesure 1685 milles. Sa largeur se calculera le long d'une ligne partant de l'embouchure du fleuve Zaïre, là où se trouve ) la pointe dite (ponta) de Padrao en portugais, et qui, coupent le royaume par le milieu, traverse la montagne du Soleil, la montagne de Cristal et finit en un point situé à 150 ( à l'ouest) du Nil (...) En vérité les prédécesseurs de ce prince ont régné sur beaucoup d'autres régions environnantes qu'ils ont perdues avec le temps dont ils gardent le titre quoiqu'elles aient passées dans d'autres mains. C'est ainsi que Don Alvaro s'intitule : Roi de Congo et des Ambundo et de Matamba et Quissama et d'Angoi et du Cacongo et de sept royaume du Congo dia Mulaza et des Pangelungo et Seigneur du fleuve Zaire et des Anzique et d'Anzicana et Loango, etc. ». (p. 55).

En dépit de nombreuses scissions, les territoires anciennement vassaux du royaume Congo ont gardé l'attachement aux symboles du pouvoir royal « mani » et le respect du symbole de la terre qui est le lien historique de la fondation du royaume fédéral, sur

lequel repose l'écosystème social Congo, nommé Nsanda. De même, Pigafetta et O. Dapper, soulignent chacun à son époque la remarquable organisation sociale et l'existence d'une culture urbaine d'époque :

Encore que la capitale du royaume de Congo soit d'une certaine façon comprise dans la contrée de Pemba, comme la ville et son territoire — dont le circuit peut être d'environ 20 milles — sont gouvernés par le roi en personne, Cette ville a pour nom Sao Salvador ; antérieurement dans l'idiome du pays, elle s'appelait Banza qui signifie « cour, résidence du roi ou du gouverneur ». Elle est située à 150 milles de la mer sur une haute montagne presque entièrement de pierre — c'est de la pierre à bâtir avec quelques veines de fer. En haut de la montagne s'étend un plateau complètement cultivé, bien fourni en hameau et en villages. Il mesure environ 10 milles de pourtour et plus de 100.000 personnes y habitent et vivent (...) la ville est bâtie sur un angle du sommet, exposé au sud. C'est Dom Afonso, le premier roi chrétien qui le ceignit de murs. Il réserva aux Portugais un emplacement séparé, également entouré des murs... (pp. 131-132).

Il poursuit :

La province de Pemba est la plus considérable de tout le Royaume dont elle détient la capitale et forme le centre. Cette ville porte le nom de Banza chez les Ethiopiens, les Portugais la nomment présentement S. Salvador... Elle est presque au milieu de la Province (...). La cime de la montagne est occupée par des maisons bâties fort près l'une de l'autre : les personnes de qualité en possèdent la plus grande partie et sont des enceintes de bâtiments qui ressemblent à une petite ville (p. 134).

Même si Filippo Pigafetta ne mentionne aucun royaume dans la zone équatoriale nord qui va des environs de Rio Muni (partie continentale de la Guinée équatoriale et le Sud Cameroun, Nord Gabon), du fleuve Gabon (actuel Estuaire du Gabon, Libreville et ses environs) jusqu'à la limite du Cap Sainte-Catherine (Gabon) ; il évoque néanmoins des passerelles relationnelles entre ces contrées et celles des royaumes dans les zones fluviales du Congo et de l'Angola. Cependant Dapper, un siècle plus tard, atteste de l'existence de royaumes de petite taille qui occupent une position géostratégique dans le commerce des esclaves outre-Atlantique, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces territoires situés sur la ligne méridionale sont souvent en conflits avec des contrées intégrant le royaume Congo :

Le Roi de Pongo, ou comme parlent les Nègres « Mani-Pongo » est un Prince puissant de beaucoup plus craint que les deux Rois qui demeurent à ses côtés sur la terre ferme, celui de Majombo au Midi et celui du Cap Gonçalves au Nord (p. 319).

Mais pour Pigafetta et Dapper le pôle de l'organisation sociopolitique de l'Afrique équatoriale s'est constitué autour des territoires du bassin du Congo à partir de la Pointe Sainte Cathérine (dans le Fernand Vaz Gabon) jusqu'au Fleuve Luanda (Angola) pour la façade maritime atlantique considérée comme le cœur de la relation commerciale portugaise avec l'Afrique subsaharienne. Pour l'intérieur équatorial du Cacongo (Bas Congo du Congo et de la RDC) aux frontières du royaume de Matapa) qui ouvrent sur la façade maritime de l'Océan Indien.

La dynamique politique interne se manifeste par le foisonnement des alliances et des ruptures qui redessinent une nouvelle vision de l'espace tout le long de cette temporalité mais toujours celle-ci est ramenée au modèle de la fondation matricielle sous l'autorité d'un « mani ». L'autonomie des royaumes de Loanga au Nord-ouest de Mbanza Congo, la capitale, ni la partition d'indépendance du royaume d'Angola comme celui de Matamba n'ont pas défait la nécessaire coopération de la fraternité originelle jusqu'au moment de la fragilisation puis l'éclatement suscités par des rivalités dues à la christianisation et au commerce des esclaves. Ces deux derniers faits ont entraîné des nouvelles partitions géopolitiques de l'Afrique équatoriale, à l'aube de la colonisation.

## **2.2. La dynamique sociale et culturelle**

A la lumière des deux récits, il y avait ; dans ces royaumes équatoriaux une organisation sociale aboutie et une relation pacifique avec les portugais installés dans les capitales du royaume du Congo et d'Angola. Trois types de culture cohabitaient dans les capitales de la côte : une culture ethnolinguistique fédérale, avec une langue de communication en langue kikongo ; une culture locale constituée de plusieurs groupes ethnolinguistiques proches et une culture européo-chrétienne dans les grandes capitales royales de Mbanza, Luanda et Loango. Le royaume de Congo et ses contrées environnantes sont décrits comme des espaces de socialisation qui ne sont jamais figés comme le témoignent les conversions volontaires de certains rois Congo au christianisme et la négrification de celle-ci, comme un mouvement d'appropriation et de reconquête morale et culturelle.

Les deux récits confrontent, de façon subtile, une région équatoriale façonnée par une organisation culturelle solide qui demeure la matrice signifiante des identités, malgré la christianisation de certaines populations. L'espace fait ici corps avec l'histoire et se trouve doté d'une puissance et d'un mystère qui perdurent à l'aube de la colonisation.

L'unité culturelle repose sur un socle pluriséculaire solide tissé principalement autour du fleuve Congo. Elle prend source dans cet environnement conditionné par la présence et l'activité fluviale, au point qu'on pourrait dire que le Congo était un don de tous les royaumes traversés non seulement par son cours d'eau et par ses nombreux affluents, mais également par d'autres cours fluviaux qui lui sont proches : le Vumba, Cwanga, Lunda... Espace du mouvement, le fleuve Congo est navigable sur des grandes distances. Il a facilité la construction d'une conception élargie des espaces sous la forme d'un fédéralisme impérial. A contrario, l'espace aquatique marin de prime abord a contribué à l'ouverture au monde européen par le truchement des navigateurs portugais, par la suite d'autres nationalités se sont aussi lancées, mais il est apparu au cours des trois siècles continus de la relation européenne la source des conflits qui vont faire éclater les royaumes du Congo, Angola et Loango : la christianisation a pénétré les royaumes par la porte de l'Océan et surtout l'esclavage outre-Atlantique par la même occasion.

La Traite négrière a déstabilisé les autochtonies issues des mouvements migratoires consécutifs aux conflits et aux alliances tissées. D'un point de vue social, toute la région équatoriale était en mouvements migratoires engendrés par les conflits internes avivés par la recherche d'une présence sur le marché intercôtier des esclaves contrôlés par les négriers et certaines royaumes au service des grandes puissances maritimes européennes et par la pénétration des négriers au service des marchands d'esclaves arabes dans l'hinterland oriental. Dans ce contexte, des nouvelles alliances se créent et redessinent des nouvelles positions spatiales jusqu'à la fin de la Traite négrière, en 1848. Avec la fin de la Traite négrière et la surveillance des côtes africaines pour empêcher la recrudescence d'une pratique qui aura inexorablement, durant trois siècles, ruiné les actes d'idéal sociétal dans plusieurs contrées d'Afrique équatoriale, une nouvelle ère s'ouvre. Le moteur en est la révolution industrielle européenne au XIX<sup>e</sup> siècle. Entre la fin des années 1870 et 1900, l'exploration scientifique et la mise en œuvre du projet colonial vont consacrer la dénomination « Afrique équatoriale ».

### 3. L’Afrique équatoriale dans les récits de voyage d’exploration

Pour Hélène Blais, c’est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, que l’on a coutume de décrire comme celui de l’achèvement de la découverte des terres émergées, que les Européens érigent l’explorateur en héros, témoignant par-là de l’appropriation savante du monde. L’histoire de l’exploration et des découvertes a ainsi son récit linéaire, celui d’une lente, parfois difficile, mais inexorable couverture du monde par des hommes qui repoussent les limites de l’inconnu en parcourant les dernières terres vierges que les cartographes n’avaient pas encore dessinées<sup>1</sup>.

En Afrique, l’impulsion a été lancée en 1788 avec l’*African Association* fondée à Londres pour explorer le continent. Mungo Park s’aventure dans une partie du bassin du Niger et publie son récit en 1799, puis les missions d’explorateurs britanniques, français, allemands, se succèdent, sur les bords du lac Tchad (mission du Bornou, 1823), vers Tombouctou (René Caillié, 1828), à travers le Fezzan et l’Aïr (Heinrich Barth, 1850-1853). Les voies et les sources fluviales, le Niger, le Nil, le Zambèze, le Congo aiguissent la curiosité et structurent les itinéraires européens. Ce sont non seulement des mystères géographiques, mais aussi des possibilités de créer des comptoirs commerciaux dans l’intérieur de l’Afrique qui motivent ces expéditions. David Livingstone voyage dans ce but à travers les territoires du bassin du Zambèze, depuis l’Afrique du sud, pour rejoindre finalement la région des Grands Lacs dans les années 1850 et 1860, où on retrouvera le journaliste Henry Stanley en 1871. C’est l’époque où Pierre Savorgnan de Brazza commence à s’intéresser aux bassins de l’Ogooué<sup>2</sup> et du Congo, devenant en 1880 un acteur essentiel de la mainmise française sur le Congo. Les explorateurs de la fin du siècle se trouvent alors en première ligne de ce qui se joue à travers les démarches des États européens. Et, c’est en conquérants qu’ils poursuivent des explorations orchestrées par les objectifs impériaux des puissances coloniales (H. Blais, 2016, p. 1).

Les contraintes génériques sont ici particulièrement significatives pour la mise en scène du personnage de l’explorateur, véritable figure héroïque dans un cadre naturel présenté comme l’absolu contraire du monde civilisé :

L’Afrique équatoriale, cette singulière contrée, dont j’ai eu la bonne fortune d’explorer le premier l’intérieur, et dont les habitants, les animaux étranges et les

---

<sup>1</sup> H. Blais, « Profession : explorateur » (2016, p. 1).

<sup>2</sup> Ici, le terme Ogooué va apparaître plusieurs fois dans le texte. Il est noté sous diverses graphies : « Ogooué », « Ogowé », « Ogowai » et « Ogoway ». Il sera reproduit dans la suite de ce travail sous sa forme modernisée.

productions végétales feront le sujet des pages suivantes, est surtout remarquable par sa faune qui présente, à beaucoup d'égards, un caractère extraordinaire et même tout exceptionnel. C'est sur cette bande de terre, comparativement étroite, qui s'étend de chaque côté de l'Équateur, que se trouve cette monstrueuse et féroce espèce de singe, le gorille. Là aussi, et là seulement, habite cet autre singe si curieux, le *trogodytes calvus*, qui se construit un abri et que les indigènes appellent *nhiégo-mbouvé*, aussi bien que le kooloo-kamba, espèce inconnue jusqu'à ce jour, non moins remarquable que le *trogodytes calvus*, et enfin le *nhiégo* ou chimpanzé. Au nord, au sud et à l'est de cette région, le lion règne dans les forêts et le désert ; il n'y a que sur cette zone qu'on ne le rencontre pas (P. Du Chaillu, 1863 [1861], p. 1).

Ce passage montre que les récits de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle mettent l'accent sur la pénétration à l'intérieur des contrées visitées tandis que ceux des siècles précédents s'intéressaient davantage à la description des côtes et aux contrées les plus proches.

Les récits d'exploration sont présentés comme une aventure savante et une manifestation de l'esprit de curiosité pour un meilleur héritage des Lumières. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'abolition de l'Esclave et le développement des circuits commerciaux d'écoulement des produits manufacturés, des nouveaux enjeux se dessinent pour les nations européennes : marquer leur présence dans la concurrence économique et politique, à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, la colonisation sera conçue comme un système de mise sous tutelle par le monde capitaliste occidental des territoires découverts lors des grands voyages de découverte des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

Entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, les récits de voyage ont mis en lumière la découverte progressive des côtes et des contrées environnantes jusque-là inexplorées. Ils ont montré comment se préfigurait une organisation politique et culturelle de l'Afrique équatoriale. Même si les explorateurs ont rapporté des descriptions des paysages, de la faune, de la flore et des milieux humains, toutes les données informationnelles présentées sous un angle général ne constituaient pas, au sens strict, une étude de l'Homme et de la Nature. Les intentions scientifiques de connaissance de l'humain et de son environnement physique, culturel et sociétal n'étaient nullement abouties. C'est à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> que des disciplines scientifiques vont naître de ce mouvement : anthropologie, sciences économiques, notamment, vont adopter la démarche expérimentale des sciences de la nature.

L'Afrique équatoriale sera dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle une terre de curiosité scientifique de choix car elle regorge de nombreux mystères insoupçonnés.

Ceux-ci vont aviver l'esprit scientifique comme le montre Paul Du Chaillu dans la Préface de son récit :

L'Afrique équatoriale, cette singulière contrée, dont j'ai eu la bonne fortune d'explorer le premier l'intérieur, et dont les habitants, les animaux étranges et les productions végétales feront le sujet des pages suivantes, est surtout remarquable par sa faune qui présente, a beaucoup d'égards, un caractère extraordinaire et même tout exceptionnel. C'est sur cette bande de terre, comparativement étroite, qui s'étend de chaque côté de l'Équateur, que se trouve cette monstrueuse et féroce espèce de singe, le gorille (...). Non seulement la faune de cette région embrasse une quantité plus qu'ordinaire d'espèces exclusivement indigènes, mais plusieurs même des animaux qui lui sont communs (P. Du Chaillu, 1863 [1861], p. 3).

Animé par l'esprit naturaliste, Du Chaillu a, huit années durant, affronté un espace difficile d'accès, marqué par l'omnipotence de la forêt et des cours d'eau abondants, un espace ordinairement occupé par des bêtes féroces, des reptiles venimeux et d'insupportables essaims de moustiques. Son épopée exportatrice aurait pu le conduire, peut-être bien avant les grands explorateurs anglais tels que Speke et Livingstone, dans la région des grands Lacs, s'il n'avait été occupé dans la contrée des monts de Cristal par les populations locales. Durant sa mission, commandée par une Association de Scientifiques américains, il a empaillé et rapporté plus de 60 espèces animales, toutes nouvelles. Passionné de chasse, il a abattu plus de 1000 quadrupèdes qu'il a empaillés et dont il a rapporté 200, avec plus de 80 squelettes : une vingtaine était jusqu'alors inconnues à la science. Environ 270 espèces ont été collectées et envoyées dans les musées scientifiques de Londres.

Dans son récit, *Au cœur de l'Afrique : vers la source des grands fleuves*, Pierre Savorgnan de Brazza, rendant compte de son premier voyage vers le centre du continent africain, première approche du bassin du moyen Congo, a montré la façon dont il a abordé l'Afrique avec peu de moyens. Mais cette faiblesse sera finalement un grand atout lui permettant de transformer en victoire sa première tentative, riche de déconvenues non moins que de découvertes. Car l'Ogooué, contre toute attente, remonte bientôt vers le sud ; il est clair que le fleuve prenant sa source dans la zone des bas plateaux qui dominant le cours inférieur du Congo, ne pouvait mener au centre du continent. Contourner les rapides, taillant au besoin à vif dans l'épaisseur des forêts, était un impératif, Brazza estimant alors que seules les voies naturelles, constituées par les vallées

de l'Ogooué et de l'Alima, offraient un véritable débouché au bassin du moyen Congo et, partant, à toute l'Afrique équatoriale.

Malgré l'inaccomplissement du rêve de Du Chaillu de joindre le cœur de l'Afrique d'Ouest en Est jusqu'aux fameuses sources des grands fleuves, l'Afrique équatoriale a continué à hanter la curiosité de toutes les associations occidentales de Géographie. Autour des années 1870, maints récits de voyage d'exploration sont publiés, traduisant ainsi l'engouement scientifique et politique que suscite l'intérieur de l'Afrique subsaharienne, principalement la partie équatoriale et ses nombreuses « taches blanches » qu'il fallait combler. L'exploratrice française Griffon Du Bellay souligne la richesse des forêts gabonaises : « Ces forêts ont la vigueur et la puissance qu'on peut attendre d'une région inondée de soleil et de pluie... Autour d'arbres gigantesques se tordent des plantes grimpantes d'une incroyable multiplicité : arbres à gomme-gutte, okoumé, figuiers » (M.-T. Griffon du Bellay, 1863, p. 299).

S'interrogeant, elle ajoute plus loin :

« Si l'on jette les yeux sur une carte d'Afrique..., on voit qu'il existe dans la partie occidentale une région absolument inconnue qui s'étend depuis le septième parallèle au nord jusqu'au quatrième degré au sud de l'équateur. Sur cette vaste surface doit tomber pendant une partie de l'année une immense quantité d'eau. De quel côté s'écoule-t-elle ? Ce n'est pas au nord vers le lac Tchad car ce lac ne reçoit pas d'eaux venant d'une région inférieure au 7<sup>e</sup> parallèle [...]. Par le Congo, c'est attribuer à ce fleuve et sans aucune preuve une bien grande étendue. Il me paraît donc plus probable qu'il y a là, comme dans la partie orientale de cette même zone de grands lacs intérieurs... L'exploration complète de l'Ogowai... donnerait accès à une contrée absolument nouvelle ... » (*ibid.*, p. 319).

La réponse viendra du britannique Cameron qui a été envoyé à la recherche de l'explorateur David Livingstone disparu dans la région des grands lacs où il cherchait à repérer les sources des grands fleuves d'Afrique dont le Nil. En effet, entre 1873-1875, il effectua la première traversée de l'Afrique équatoriale d'Est en Ouest. Toutefois, malgré les immenses avancées capitalisées dans le cadre des missions d'exploration dans la région équatoriale, entre 1870 et 1880, celles menées par Henry Norton Stanley auront un impact décisif dans la connaissance de la région et surtout seront déterminantes dans les enjeux géostratégiques commerciaux et politiques de la Conférence de Berlin de 1885, entre les grandes puissances européennes pour l'occupation africaine de leur champ

d'influence équatoriale. Dans son récit de voyage, *A travers le continent mystérieux* (1879), Stanley définit clairement sa mission autour des objectifs suivants : résoudre le problème du Centre de l'Afrique, faire connaître les lieux et l'action des marchands d'esclaves et surtout comprendre le fonctionnement de fleuves mystérieux. En effet, lorsqu'il atteint la vallée du Louama (Luama), Stanley parvient en octobre 1876, à son confluent avec le Loualaba (Lualaba) qui s'avère être le haut Congo ou Zaïre, il ne peut s'empêcher de traduire tout l'enchantement obsessionnel qu'il a de ce majestueux fleuve des entrailles de l'Afrique équatoriale :

La vue de ce fleuve magnifique d'un gris pâle qui se déroulait avec lenteur venant du Sud/Sud-Est... J'avais maintenant sous les yeux le fleuve lui-même, ma tâche était de le descendre jusqu'à l'océan... Nous eûmes devant nous la sombre muraille d'une forêt... Je ne savais rien de ce qui était devant nous [...]. Le but de ce voyage désespéré est de faire une trouée lumineuse à travers la moitié occidentale du Continent mystérieux... Il reste d'ici (à) l'Atlantique 900 milles inconnus. Et cependant, au lieu de prendre à l'Ouest, nous marchons (sic) vers le Nord suivant la rive droite du fleuve afin que la courbe que celui-ci peut décrire à l'Est en direction du (lac) Mouta Nzighi ou du Nil ne puisse nous échapper ou, s'il prend la direction contraire, pour reconnaître les affluents qu'il reçoit de l'Est... Mille difficultés : la famine, la maladie, l'hostilité des indigènes peuvent nous empêcher d'accomplir notre destin (H. M. Stanley, 1879, p. 138).

Il ajoute :

Sept cents personnes (hommes libres, domestiques, esclaves...) nous accompagnaient dans la forêt sinistre..., les arbres versaient leur rosée, chaque feuille pleurait sur nous, des lits de rameaux entrelacés nous cachaient la lumière... Le sol, terreau d'un brun sombre, formé par l'accumulation tant de fois séculaire des débris de la forêt et sans cesse abreuvé, constitue une couche chaude d'une puissance prolifique étonnante. Retenue par l'argile sous-jacente, l'humidité nourricière est aspirée par des myriades de racines, des buissons et des herbes (*ibid.*, p. 143).

Il faut voir dans les propos de Stanley l'expression de tous les aspects particularisant la relation européenne au milieu équatorial africain : l'émerveillement exotique se traduit par un sentiment romantique qui habite l'explorateur devant la nature majestueuse, chargée de mystères ; la puissance héroïque du fleuve transcende toute la nature et l'assujettit à sa vigueur ; la métaphore de la conquête s'incarne par l'adaptation et l'appropriation de l'espace conquis.

Le voyage d'exploration est mu par la curiosité géographique et naturaliste que recommande la théorie évolutionniste qui domine en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, l'explorateur est investi d'une grande attente, car il s'inscrit dans un vaste programme de recherche qui vise la connaissance de l'humain et de son environnement physique et sociétal, surtout dans les territoires considérés comme primitifs.

Le voyage d'exploration est aussi une mission politique qui vise au repérage des zones d'influence et de mise en œuvre du projet colonial. Une sorte de ruée hégémonique gagne les puissances maritimes européennes avec la fin de la Traite négrière. Il s'agit désormais de substituer au vil commerce des Noirs, celui des matières premières, des produits exotiques attractifs avec les produits manufacturés issus des industries européennes. Cette visée coloniale sera soutenue par des grands projets gouvernementaux ou associatifs. La mission de Pierre Savorgnan de Brazza comme la deuxième mission de Henry Norton Stanley dans la région équatoriale s'inscrivent dans un projet politique, économique et culturel. Répondant à la demande de l'Association Internationale Africaine, au compte du Roi belge, Léopold II, qui ambitionne de créer un vaste domaine colonial qui soit sa propriété, Stanley s'exprime ainsi dans le *Daily Telegraph* (18 novembre 1872), à propos de cette deuxième mission en Afrique équatoriale où il doit affronter le mystérieux fleuve du Congo dont la connaissance et l'accès constituent des enjeux politiques colossaux pour les pays européens : « *je suis persuadé que la question soulevée par cette puissante voie fluviale deviendra, avec le temps, une question politique. Jusqu'ici, toutefois, aucune des puissances européennes ne paraît revendiquer un droit de contrôle sur ce fleuve. Le Portugal y prétend, il est vrai, parce qu'il a découvert l'embouchure du cours d'eau, mais les grandes puissances, l'Angleterre, les Etats-Unis et la France refusent d'admettre cette prétention* ». Stanley avait compris, lors de son premier voyage l'enjeu politique de ce fleuve comme catalyseur de la grande partie de la région équatoriale africaine, d'Ouest en Est et, surtout, en son Centre.

Le deuxième voyage qu'il effectue est commandé et organisé par la puissante Société Internationale Africaine, entreprise du Roi Léopold II. La mission qui est confiée à l'explorateur est précisée par lui-même dans son récit de voyage, *Cinq ans au Congo* :

« Le 12 août 1877, j'étais arrivé à la Pointe de Banana après avoir franchi l'Afrique et descendu son plus grand fleuve. Le 14 août 1879, j'arrivai devant l'embouchure de ce cours d'eau pour le remonter, avec la mission originale de semer le long de ses rives des établissements civilisés, de conquérir pacifiquement le pays, de le jeter dans un moule nouveau pour le mettre en harmonie avec les idées modernes,

et d'y construire des Etats au sein desquels le commerçant européen fraterniserait avec le noir commerçant d'Afrique ; où régneraient la justice, la loi et l'ordre, d'où seraient bannis à jamais le meurtre, l'anarchie et le cruel trafic des esclaves » (H. M. Stanley, 1879, p. 28).

Stanley avait couvert durant son voyage la majeure partie du bassin du Congo, exceptée la partie du Moyen Congo, sous influence française. Son deuxième voyage sous les auspices de l'Association Internationale Africaine du Roi belge, Léopold II, répondait à un triple objectif : philanthropique, scientifique et commercial. Le but philanthropique consistait à apporter « *la civilisation* » à des peuples considérés dans l'opinion générale européenne comme une sous humanité : « *notre principal objectif est d'ouvrir l'intérieur du pays et d'arracher les tribus des régions inférieures et supérieures de leur état de barbarie, de les guérir de leur méfiance vis-à-vis de la science et de les amener à nous prêter spontanément leur appui matériel* ». La mission a aussi une visée scientifique car il s'agissait de cartographier toutes les contrées inconnues de la région équatoriale offrant un intérêt au géographe, au commerçant et au futur administrateur colonial. Enfin l'intérêt commercial consistait à échanger les produits naturels contre les produits manufacturés.

Les rivalités sont au cœur de la définition coloniale de l'Afrique équatoriale entre la Belgique, la France, le Portugal et l'Espagne. Mais elle oppose en première ligne, autour du bassin du Congo, deux principaux protagonistes : la Belgique et la France.

Pour la France, il est capital de souligner que le discours colonial participe à la perception du voyageur sous l'angle de l'entremetteur. A cet effet, Pierre Savorgnan, comte de Brazza, entreprend en 1875, avec des moyens très réduits, l'exploration de l'Afrique de l'Ouest, en remontant le cours de l'Ogooué vers le Gabon. Le contexte de cette expédition est celui d'une compétition colonisatrice entre la France et la Belgique : l'expédition de l'anglais Stanley est en effet subventionnée par Léopold II pour explorer le Congo et en prendre possession en 1876-1877. Savorgnan de Brazza profite cependant des failles de cette exploration pour reconnaître, au nom de la France, une partie du territoire, et pour passer un accord avec Makoko, le roi des Batékés (10 septembre 1880) sur l'Alima, affluent Congo. Les récits de voyages d'exploration de Stanley et de De Brazza font ressortir la scénographie des enjeux de l'occupation territoriale du bassin du Congo, axe spatial majeur de l'Afrique équatoriale. On voit comment s'opère la fabrique des espaces territoriaux de cette partie de l'Afrique subsaharienne.

## Conclusion

Cette traversée analytique des récits de voyage de découverte et d'exploration entamée depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube de la colonisation au XIX<sup>e</sup> siècle fait ressortir l'Afrique équatoriale comme une grande scène narrative de l'étrangeté et en même temps comme un monde qui n'a cessé d'être au centre des profondes dynamiques transformationnelles, à la fois endogènes et soumises au rythme des enjeux séculaires des visées hégémoniques extérieures. Cette étude nous a plongé au cœur du récit de voyage comme un genre littéraire hybride assumant la narration des faits historiques avérés, mais toujours mus par la contrainte de l'imaginaire qui déroule ses lieux communs et ses stratégies d'invention d'un monde pourvoyeur d'une vision spectaculaire.

## Références bibliographiques

BALANDIER Georges, 1965, *La Vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette.

-----, 1982, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, édition revue, Paris.

BRAZZA Pierre Savorgnan de, 1994 [1887], *Au cœur de l'Afrique : vers la source des grands fleuves (1875-1887)*, Paris, Phébus.

BERTY Valérie, 2001, *Littérature et voyage. Un essai de typologie narrative des récits de voyage français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan.

BOUGAINVILLE Antoine, 2005 [1766], *Voyage autour du monde : par la frégate La Boudeuse et la flûte L'Étoile*, Paris, La Découverte, « La Découverte/poche ».

CA'DA MOSTO Alvis, 2003, *Voyages en Afrique noire (1455 et 1456)*, Relations traduite de l'italien et présentées par Frédérique Verrier, collection Magellane, Chandeigne.

CAILLÉ René, 1830, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale*, t. 3.

CÉLINE Louis-Ferdinand, 1996 [1932], *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard.

CENIVAL Pierre de et MONOD Théodore, 1938, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentim Fernandes 1506-1707*, Paris, Librairie Larose, coll. « Publications du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française ».

COMPIEGNE Victor (Marquis de), 1875, *Afrique équatoriale, Gabonais, Pahouins, Gallois*, Paris, Plon et Cie., tome 1.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2003 [1965], *La Découverte de l'Afrique : l'Afrique noire atlantique des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan.

DAPPER Olfert, 1686, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, W. Waesberge.

DIDEROT Denis, 2007 [1772], *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Pocket.

- DIRCK Van der Cruysse, 2003, « Préface », *Gallia Orientalis. Voyages aux Indes orientales, 1529-1722, Poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation* (Sophie Linon-Chipon), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- DU CHAILLU Paul, 1863 [1861], *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, Paris, Lévy frères.
- DURAND Jean-François, 1999, *Regards sur les littératures coloniales Afrique francophone : Découvertes*, t. 1, Paris, L'Harmattan.
- , 1999, *Regards sur les littératures coloniales Afrique francophone : Approfondissement*, t. 2, Paris, L'Harmattan.
- DUTEIL Jean-Pierre, 2013, *Histoire des littératures de voyage- Le XVII<sup>e</sup>. Relations de voyages et réflexions inspirées par la découverte de civilisations différentes au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Éditions Universitaires Européennes.
- , 2003, *L'Europe à la découverte du monde du 13<sup>e</sup> au 17<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin.
- , 2007, *Les Littératures de voyage. La découverte du monde (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions Arguments, éditions Quæ.
- GANNIER Odile, 2001, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. Thèmes & études.
- GRIFFON du BELLAY Marie-Théophile, 1863, « Exploration du fleuve Ogoway, côte occidentale d'Afrique », *Revue Maritime*, 1863, t. III, pp. 68-69 ; 296- 309.
- HARDEN Donald, 1962, *The Phoenicians*, Praeger.
- HENRY NORTON Stanley, 1992 [1897], *Cinq années au Congo : 1879- 1884 : voyages, explorations, fondation de l'État libre du Congo : 1871*, [en ligne], URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k104528j>
- KINGSLEY Mary, *Une Odyssée africaine. Une exploratrice victorienne chez les mangeurs d'hommes 1893-1895*, Phébus.
- LANFRANCHI Raymond et CLIST Bernard, 1991, *Aux origines de l'Afrique centrale*, Paris, Sépia.
- LE HUENEN Roland, 1990, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Les Modèles du Récit de voyage, Littérature*, Paris X-Nanterre.
- LINON-CHIPON Sophie, 2003, *Gallia Orientalis. Voyages aux Indes orientales, 1529-1722, Poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- LOTI Pierre, 1881, *Le Roman d'un spahi*, Paris, Calmann-Lévy.
- M'BOKOLO Elikia, 1995, *L'Afrique entre l'Europe et l'Amérique : la place de l'Afrique dans la rencontre des deux mondes*, éd. UNESCO, Paris.

MARCHE Alfred, 1879, *Trois voyages dans l'Afrique occidentale : Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué*, Paris Hachette.

MONTESQUIEU Charles, 1995 [1748], *De l'esprit de lois*, Paris, Gallimard.

PIGAFETTA Filippo LOPES Duarte, 2002 [1591], *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes*, Chandeigne, édition UNESCO, coll. « Magellane ».

RAPONDA-WALKER André, 1964, *Rites et croyances des peuples du Gabon*, Paris, Présence Africaine.

RAT PATRON Pierre, 1993, *L'Histoire du Congo lue dabs les cartes géographiques*, ORSTOM, Pointe Noire.

REQUEMORA-GROS Sylvie, 2012, *Voguer vers la modernité. Le voyage à travers les genres au XVII<sup>e</sup> siècle*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

STANLEY Henry Morton, 1879, *A travers le continent mystérieux, Découvertes des sources méridionales du Nil, circumnavigation du lac Victoria et du lac Tanganyika, du fleuve Livingstone ou Congo jusqu'à l'Atlantique*, 2 vol., tra. fr. Paris.

STRAUSS Claude-Lévi, 1955, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon.

TZVETAN Todorov, 2007, *La Conquête de l'Amérique et la question de l'autre*, Paris, Pocket.

WESSELING Henri, 1996, *Le Partage de l'Afrique 1880-1914*, traduit du néerlandais par P. Grilli, Paris, Denoël.